IMAGES DE LA CIOTAT DANS *LES COMPAGNONS DE L'ERGADOR* DE Gabriel AUDISIO

Roger KLOTZ

Gabriel Audisio est un écrivain né à Marseille le 27 juillet 1900 et mort à Issy-les-Moulineaux le 26 janvier 1978. Bien qu'il ait longtemps séjourné à Alger, ce chantre de la Méditerranée avait d'importantes attaches marseillaises. On sait ainsi qu'il était un ami de Louis Brauquier et qu'il a collaboré aux *Cahiers du Sud* de Jean Ballard. On n'est donc pas étonné de rencontrer dans *les compagnons de l'Ergador*[1], l'un des romans de Gabriel Audisio, une importante évocation de La Ciotat.

On a tout d'abord une évocation du port de La Ciotat :

« Bien qu'on fût à peine à la mi-juin, il faisait déjà un temps de plein été. Le rocher du Bec de l'Aigle, malgré son nom, ressemblait à une énorme crête de coq excité par la chaleur. A ses pieds, le petit port de La Ciotat scintillait au soleil de la matinée. Chaque barque, en le traversant, y creusait un sillon d'argent vif. Au-delà du môle et du phare, vers l'île Verte et les lointains de Toulon, la Méditerranée s'étalait dans son bleu sans pli …

Comme chaque jour ouvrable, à cette heure, la ville entière attend le coup de sirène qui annonce la sortie des chantiers de constructions navales. Alors plusieurs centaines d'hommes s'évadent vers les apéritifs et le repas. Ils portent le costume de toile qu'on appelle le bleu de chauffe ou le bleu de Shangaï ; ils sont coiffés de la haute casquette, également en toile bleue, qui est la tenue habituelle des chauffeurs de bateaux. Cette tenue, dans le Midi, est l'uniforme des travailleurs. On le rencontre partout, sur les quais et en pleine campagne, en mer et dans le maquis. Costume de navigateurs, il impose un caractère marin aux parties les plus rurales du terroir : ici la mer commande, elle donne un style, même assez loin des côtes …

C'est à ce moment que la sirène des chantiers déchira l'air. Tout le port de La Ciotat fut immédiatement secoué d'une agitation extrême. Les garçons de café se mirent à frotter les comptoirs, les ménagères à battre énergiquement les mayonnaises, les marchands de coquillages à arroser leurs éventaires en hurlant les cris habituels à ce genre de négoce : « O, mes piades, mes piadons ! C'est de la moule de Toulon ! Approchez, approchez ! Elle est fraîche, elle est grosse ; c'est de la viande et c'est du bon ! » Les vélos se mirent à passer devant les bars, puis les piétons les suivirent : un cortège d'hommes bleus défilait sur le port.

Tout frémissait autour d'eux, mais ils allaient, puissants et calmes, avec la majesté tranquille des donneurs de vie. Que serait la petite cité sans leurs salaires qui nourrissent les femmes et les enfants, le commerce et la campagne ? On sentait bien qu'ils étaient la force et la richesse, avec quelque chose de solide et d'honnête, de bien posé sur le sol. Un observateur, même frivole, eût compris que le personnel des chantiers maritimes de La Ciotat est réputé pour sa conscience au travail et pour l'honneur professionnel qui est de règle chez lui. Habile à se défendre contre les pièges de l'alcool et du jeu, il fait lui-même sa police et ne tolère point parmi ses camarades ceux qui n'ont pas le sentiment de la dignité ouvrière. Ce sont aussi des hommes demeurés près des vérités concrètes de la nature: travaillant dans le fer, les machines et l'électricité, ils n'en sont pas moins des marins qui savent caler un filet suivant le vent et la saison, - des terriens qui n'ont pas oublié les façons du sol, l'aire à battre, ni la taille de la vigne et le pressoir, ni le moulin à huile, - des chasseurs pour qui la colline n'a pas de secrets, ni l'herbe que fréquente le lapin, ni les buissons d'où le perdreau se lève. »

Le rocher du Bec de l'Aigle, le môle et l'île Verte, en rejetant vers le lointain l'infini de la mer, semblent souligner l'importance du port de La Ciotat et des chantiers de constructions navales. Gilbert Durand montre bien que les enveloppes protectrices (comme le sont ici les éléments qui semblent fermer le port) ne sont pas seulement « séparation de l'extériorité » mais « aussi inclinent à des rêveries de l'intimité » destinées à souligner ce que Gilbert Durand appelle, après Bachelard, « la quiétude intérieure et protégée de la ville »[2]. Les chantiers vont donc être évoqués au moment précis où la sirène sonne la fin du travail. Parce que cette sonnerie

---

1 *Les compagnons de l'Ergador*. Paris, Gallimard, 1941

2 Durand (Gilbert), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris, Dunod, 1992. PP. 189-190.

est annonciatrice du repos, il y a quelque chose de festif dans l'agitation qui saisit à ce moment-là le quartier du port : gestes énergiques des garçons de café et des ménagères, cris des marchandes de coquillages, cortège enfin des vélos et des piétons.

Cela permet à Audisio de souligner enfin « la majesté tranquille », la conscience professionnelle et « la dignité » des ouvriers des chantiers. Ces hommes, parce qu'ils sont fortement enracinés dans leur univers ciotaden, sont à la fois techniciens de l'industrie, de l'agriculture et de la pêche. Cette page est en quelque sorte une épopée du personnel des chantiers de La Ciotat. Max Alhau souligne que ce qui caractérise l'œuvre de Gabriel Audisio, « c'est la foi entretenue dans l'espèce humaine »[3]. Cette page s'inscrit, on le voit, dans l'humanisme méditerranéen du romancier, qui fait en quelque sorte de l'homme la mesure de toute chose.

On retrouve certains caractères de la culture méditerranéenne dans le repas que prennent les héros du roman dans un bistrot de La Ciotat :

« Réunis au bar Caillol, pour un repas plantureux que Sauveur avait commandé, ils avaient l'air de disciples autour du maître. Ils mangeaient de bon appétit, Sauveur donnant l'exemple. Les aliments étaient ceux de leur « patrie », la nourriture qui est à la basse de la civilisation méditerranéenne, celle qui fait des hommes de la Méditerranée la vaste communauté des confrères de la figue et de l'olive. Chacune de leurs bouchées s'accompagnait de propos voués à la glorification de ce « style » alimentaire. Les choses qu'on mange au début du repas les retenaient spécialement : olives, tomates, concombre, melon jaune, anchois, salades d'oignons et de merlan, crabe, cigale de mer, palourdes, courgettes froides, mille menues trouvailles, dont on ne peut pas dire, ici, que ce sont des hors d'œuvre, car elles sont dans l'œuvre même, comme un première partie de sonate, une *entrée* (et le sens culinaire rejoint le sens musical), une entrée d'instruments dans une sorte de brillant allegro qui précède le majestuoso du grand plat …

La joie des nourritures les habitait. En même temps la joie de l'air, du ciel, des hommes, du soleil et de la fête les environnait. Tandis qu'ils mangeaient et devisaient on voyait se succéder à la terrasse du bar Caillol ces baladins, chanteurs et musiciens qui peuplent de leur figuration les repas de plein air du Midi, à Marseille comme à Naples. Chacun faisait son numéro après avoir attendu son tour impatiemment et parfois bousculé le précédent. Les convives les remerciaient d'une obole qu'ils prenaient à une petite pile de sous élevée au bord de la table. On mangeait en musique, mais avec quelles étranges orchestrations ! Il y avait eu d'abord un aveugle qui jouait à la fois de la guitare et de l'harmonica, comme si l'infirmité de ses yeux lui avait donné d'autre mains. Il y avait eu on ne savait quel exilé des tribus gitanes qui promenait sur son visage de satyre les tuyaux d'une syrinx. Il y avait, quand Caillol servit les fruits de mer, un étonnant duo d'alto et de clarinette : ses pâmoisons tenaient fourchettes et couteaux en suspens. L'artiste n'était qu'un *strimpellatore*[4] , comme on dit par mépris, un racleur de cordes, mais son génie était dans sa mimique, ses yeux blancs, les voluptueuses plongées et remontées de son buste, de tout son corps qui accompagnait un archet séraphique … Il en émanait, plastique, humide, spongieuse, humorale, une espèce de volupté de muqueuse que Sauveur et ses compagnons ne pouvaient pas s'empêcher de ressentir de la même façon que les chairs où ils mordaient. »

Le repas apparaît ici comme un véritable rituel poétique à la gloire de « la vaste communauté de la figue et de l'olive ». Ce qu'Audisio souligne ainsi, c'est tout ce qu'il y a de commun, sur le plan gastronomique, entre tous les peuples de la Méditerranée : l'accumulation des « mille menues trouvailles » qui constituent « la première entrée » a un caractère poétique par l'évocation des couleurs autant que des goûts : l'œil invite déjà à trouver du plaisir au repas.

---

[3] Alhau (Max), *Gabriel Audisio, humaniste et méditerranéen* In Revue *Marseille* N°136, 2 T 134 P. 80.

[4] Mot souligné par l'auteur.

L’accumulation de ces tous ces aliments – qui sont des fruits de la terre et de la mer – souligne enfin ce qui constitue à la fois la richesse et la simplicité de la gastronomie méditerranéenne. Enfin, par une comparaison d'un repas ciotaden avec une page d'orchestre symphonique, Audisio fait apparaître la finesse artistique d'un repas méditerranéen. Il s'agit là de tout un art né du soleil, de la terre et de l'eau.

« La joie des nourritures » est prolongé par les spectacles donnés en terrasse par des « baladins, chanteurs et musiciens ». En apportant au repas un aspect festif, ces musiciens des rues semblaient donner un plaisir nouveau aux clients du café Caillol. Gilbert Durand souligne que la musique a comme fonction essentielle « de concilier les contraires ». Surtout, Gabriel Audisio montre ce que ces spectacles musicaux ont de méditerranéen : on rencontre les mêmes à Marseille et à Naples ; « l'exilé des tribus gitanes » semble également porteur de certains aspects originaux de la culture méditerranéenne. Cette description du port de La Ciotat est un moyen, pour Gabriel Audisio, d'évoquer l'univers de la Méditerranée.

Cette description du port de La Ciotat est prolongée par une évocation des paysages qui entourent la ville :

« Ils allaient paisiblement. La chaleur venait peu à peu. Les cigales commençaient leur concert par de brefs essais, comme des musiciens qui cherchent l'accord. Parfois un lapin détalait sous les buissons, une compagnie de perdreaux se sauvait en sautillant. Ils virent même, entre des rochers, filer le pelage roux d'un félin qui était peut-être mieux qu'un chat sauvage : un des derniers lynx de nos régions. Leur chemin était une sente de résiniers, comme on voyait aux fûts, disposés de loin en loin, pour recueillir la résine récoltée dans les petits pots fichés aux plaies des arbres. Mais les *pégouliers*[5] n'étaient pas encore au travail …

Bientôt le chemin les avait fait redescendre dans un creux de carrière abandonnée : on eût dit d'une antique architecture encore pantelante, avec les plaies des roches rouges, mises à nu par le pic et la dynamite. Puis ils remontèrent par le Baou Trouca.

C'est le plein cœur du massif de Canaille, une des plus étranges régions qu'on puisse imaginer. Les dimensions en sont faibles, il tient tout entier dans un quadrilatère qui n'a pas deux lieues de côté, et pourtant c'est un monde. Ses deux pôles : La Ciotat et Cassis ; ses limites : une gorge contenant la route de Marseille, des falaises qui tombent dans la mer. Rien n'est plus beau, rien n'est plus fort ; rien, dans toute la Méditerranée, ne possède à la fois plus de grandeur et de sauvagerie que les rivages de Cassis et de La Ciotat avec leurs arrières, rien n'a plus de style, et pourtant on l'ignore. C'est qu'on entre difficilement dans l'univers de Canaille ; une fois entré il semble qu'on n'en puisse plus sortir : vers la route, les sentiers se perdent dans un maquis infranchissable ; vers la mer, les falaises élèvent leurs parois verticales à deux ou trois cents mètres (les plus hautes de France, selon l'orgueil des Cassidiens), sans autre modèle que le rostre du Bec de l'Aigle dardé sur Toulon, le cap Soubeyran face au large, et, planté dans la mer au-dessus des grèves cassidiennes, l'énorme cap Canaille, comme la proue d'un continent qui vogue. »

Le sujet de la page raconte l'ascension du cap Canaille dont la falaise maritime est l'une des plus hautes d'Europe. L'évocation des cigales, des lapins et du lynx, semblent souligner la fin de la nuit et le début d'une journée de chaleur. L'annonce du chant des cigales rappelle que l'on a bien affaire à un paysage méditerranéen. L'utilisation de termes provençaux (*pegouliers*, Baou Trouca) confirme la situation géographique et rappelle que la côte de La Ciotat est un élément de la civilisation provençale.

La suite de la description souligne la parfaite originalité du cap Canaille : « rien n'est plus beau, rien n'est plus fort … rien n'a plus de style ». Audisio précise ensuite :

« [le massif de Canaille] tient tout entier dans un quadrilatère qui n'a pas deux lieues de côté, et pourtant c'est un monde. »

---

[5] Mot souligné par l'auteur.

Jean Chevalier et Alain Gheerbrant disent :

« La montagne exprime aussi les notions de stabilité, d'immutabilité, parfois même de pureté. D'une façon plus générale, elle est à la fois le centre et l'axe du monde. »[6]

Le massif du Cap Canaille symbolise, on le voit, la stabilité ; il souligne ce que ce paysage méditerranéen peut avoir d'immuable ; c'est pourquoi il apparaît comme « le centre et l'axe [d'un] monde », de tout un univers.

Le massif a également quelque chose de mystérieux : on y entre et on en sort malaisément. Difficilement accessible aux hommes, le cap Canaille apparaît un peu comme l'extrémité d'un monde. Cela provient peut-être de tout ce que la montagne symbolise. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant disent :

« Le symbolisme de la montagne est multiple : il tient de la hauteur et du centre. En tant qu'elle est haute, verticale, élevée, rapprochée du ciel, elle participe de la transcendance … Elle est ainsi rencontre du ciel et de la terre, demeure des dieux et terme de l'ascension humaine. Vue d'en haut, elle apparaît comme la pointe d'une verticale, elle est centre du monde ; vue d'en bas, de l'horizon, elle apparaît comme la ligne d'une verticale, l'axe du monde mais aussi l'échelle, la pente à gravir … Un point culminant d'un région, la cime d'une montagne … symbolisent le terme de l'évolution humaine et la fonction psychique du surconscient qui est précisément de conduire au sommet de son développement. »[7]

Cette description du cap Canaille, apparaît comme une méditation humaniste. On comprend que Mas Alhau dise :

« Dès ses débuts en 1923, c'est une pensée humaniste qui anime déjà [Gabriel Audisio] et l'homme qu'il aspire à dépeindre prend ses assises sur le modèle hellénique antique. »[8]

Le sommet offre enfin une vision panoramique :

« Sauveur, dans un dernier élan, les entraina jusqu'au sommet. La mer leur apparut, scintillante sous le soleil déjà haut, calme et tendue sans un pli jusqu'aux lointains de l'île Riou, de la Gardiole, de Marseilleveyre, et le récif de Cassidaigne flottait au large comme une plume de goéland. Derrière eux, c'était tout le pays d'entre Carpiagne et la Seyne qui s'étendait au pied du Gibal, de la Sainte-Baume, du Gros-Cerveau. Ils étaient à la pointe de la crête de Brusquières qui vient finir au bord de la falaise un peu après le cap Soubeyran, dans un emmêlement de broussailles calcinées, de pierres éclatées, de tamarins rabougris par l'effort des vents;seul témoin de la volonté de croître, mais foudroyé dans son orgueil, le tronc d'un pin mort, noirci, fendu, se dressait à l'extrême bord du gouffre maritime …

Tandis qu'ils contemplaient ce vide, un appel de sirène, soudain, monta jusqu'à eux. Un cri déchirant, tout à fait insolite, car rien, dans ce beau matin d'été, ne pouvait sentir le navire en détresse. Ils tendirent le cou davantage, se penchèrent un tout petit peu plus, et voici qu'à trois cents mètres sous eux, pareil à un jouet d'enfant, un petit bateau rangeait le cap, se mettait à longer le rivage, laissant derrière lui un sillage qui ressemblait à la bave d'un escargot. Ils avaient compris : c'était le *Djebel* ...

Ils jetèrent un dernier regard sur la mer, sur leur *Djebel*. Le cargo, d'un coup de barre, s'était dérouté ; il avait mis le cap droit sur l'autre côté de la baie de Cassis, vers la calanque de Port-Miou où sont les embarcadères des cimenteries ; il s'éloignait dans un panache de fumée. »

On a d'abord affaire à une description grandiose de la côte. Des noms de lieux délimitent le paysage maritime : l'île Riou, la Gardiole, Marseilleveyre, Carpiagne, La Seyne, La Sainte-Baume, le Gros-Cerveau ; à cette vision panoramique de la côte s'ajoute l'évocation de la mer et du « récif de Cassidaigne [qui] flottait au large comme une plume de goéland ». Le paysage,

---

6 Chevalier (Jean), Gheerbrant (Alain), *Dictionnaire des symboles*. Paris, Robert Laffont, 1982. P. 645

7 Ibidem.

8 *Op. cit.*

dominé par une intense lumière solaire, ne connait aucune zone d'ombre. Le soleil semble souligner le côté panoramique du paysage. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant disent :

« Le rayonnement du soleil *manifeste* les choses, non seulement en ce qu'il les rend perceptibles, mais en ce qu'il figure l'*extension* du point principiel, en ce qu'il *mesure* l"espace. »[9]

Parce qu'il domine la mer et qu'il est en même temps le centre du ciel, le soleil semble s'inscrire dans un paysage essentiellement caractérisé par le bleu. Gilbert Durand rapproche la « tonalité d'azur de la lumière ouranienne » à la teinte dorée qui est celle de l'astre solaire. Le bleu souligne bien l'immensité du panorama. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant disent :

« Le bleu est la plus profonde des couleurs : le regard s'y enfonce sans rencontrer d'obstacle et s'y perd à l'infini … Il est chemin de l'infini où le réel se transforme en imaginaire. »[10]

Rêver d'atteindre la ligne bleutée de l'horizon, c'est, un peu comme « Alice au pays des merveilles », rêver de passer de l'autre côté du miroir. Nous avons peut-être déjà affaire ici à une invitation au voyage.

Sur la cote, le soleil brule la végétation et les vents du large empêchent les plantes de pousser. Dominé par la mer, le paysage semble avoir un aspect universellement méditerranéen.

L'importante évocation du *Djebel* confirme bien que, pour Gabriel Audisio, la Méditerranée est invitation au voyage, invitation à l'aventure. Derrière « les compagnons de l'Ergador » se profile déjà le personnage d'Ulysse, si cher à Audisio :

« La figure, l'être, le mythe d'Ulysse n'ont jamais cessé de me hanter, m'habitent de plus en plus, s'emparent de mon intérieur …

Avant de rechercher quels chemins suivit Ulysse, il vaudrait mieux d'abord tenter de retrouver le corroyeur qui cousit l'outre d'Eole …

Un autre mal avec l'âge m'est venu : c'est Ulysse lui-même que je me suis mis à rechercher. Et dès lors, moins aventureux que jadis, moins nomade, et d'autant plus porté vers le fond des êtres que vers les apparences du monde, je voyage immobile en un songe, pour découvrir mon personnage. »[11]

Peut-être Gabriel Audisio, qui est fils de Phocée, est-il le descendant de Protis et des navigateurs grecs. La plus belle invitation au voyage en Méditerranée est sans doute celle que le poète peut vivre en songe. La plus belle aventure méditerranéenne est alors celle que raconte un poème ou un roman.

La description que nous avons de La Ciotat dans *les compagnons de l'Ergador* dépasse le cadre restreint du lieu : à travers l'évocation de la ville, on voit apparaître une image symbolique de la Méditerranée : c'est une mer qui invite à l'aventure, au voyage, à l'aventure, au rêve, à la création poétique. Gabriel Audisio évoque ainsi une civilisation qui est l'héritière de la Grèce antique.

---

[9] *Op. cit.* p. 891.
[10] *Op. cit.* p. 129.
[11] Audisio (Gabriel), *Ulysse ou l'intelligence*. Paris, Gallimard, 2002 (1ère édition:1946). pp. 9-13.